



YASMINE KHLAT

Née en 1959

LIBAN

Yasmine Khat, née en Egypte dans une famille libanaise, vit à Paris. Elle est comédienne et réalisatrice. Pour le premier de ses quatre romans, Le Désespoir est un péché, elle a obtenu le prix des Cinq continents de la francophonie.

Le Désespoir est un péché, Le Seuil, 2001

Nada est une enfant abandonnée par sa mère. Devenue femme et bossue, elle sera employée dans une maison où elle vivra une douloureuse descente aux enfers de l'humiliation et de la honte...

Je ne me couche qu'après avoir lavé la vaisselle, le sol de la cuisine et plié le linge propre, traînant ma fatigue et les rhumatismes de mes jambes, avançant péniblement d'un pied puis de l'autre. Immuable servante dont l'exemplaire domesticité survit au délabrement du corps, à ses pannes, ses alarmes, comme si celui-ci devait payer le tribut d'une faute.

Il faut dire que je n'avais pas de père, que mon père n'avait pas de visage et que, lorsque j'eus sept ans, ma mère m'amena à la ville et me donna à une famille, les Nassour, contre une somme d'argent dont jamais je ne sus le montant. Et pourquoi donc m'en inquiéter, me dis-je. Ne furent-elles pas nombreuses les petites filles des villages où l'on ne mangeait plus de viande, où l'on ne trempait plus le pain dans l'huile mais dans l'eau, à être ainsi vouées à vie et jour après jour, heure après heure, à la domesticité.

J'ai eu beaucoup de chance d'avoir été amenée chez les Nassour, cette importante famille de propriétaires terriens dont mon maître, feu Nasri Nassour, fut l'irremplaçable patriarche. J'ai grandi loin de ma mère que je vis pour la dernière fois lorsqu'elle me déposa dans cette vaste maison dont les douze pièces s'ordonnaient autour de la cour intérieure et, plus précisément, de la vasque en céramique de sorte que l'eau qui jaillissait, été comme hiver, en était le centre. *L'eau*, me disait mon maître Nasri, *l'eau c'est la vie même*. À qui passait par là, je répétais cette phrase, parlant avec l'impatience de l'eau, de la vie même.

N'ayant pas de père, je n'ai jamais eu qu'un prénom et, pour me déplacer en ces contrées insidieuses, une carte d'identité appartenant à une morte. Mais l'on ne vérifie jamais la correspondance de mon visage à sa photo. De sa photo à mon visage. Sans doute est-ce à cause de ma bosse. Vérifie-t-on l'identité d'une servante bossue ?

À cause de cette douleur au genou, je marche en balançant mon poids d'un pied sur l'autre, arrimée à cette terre rouge où se sont déposés les parfums que j'ai aimés, et, la nuit venue, m'étends dans un coin de la maison, sur un matelas que je déroule, là où nulle gêne n'est occasionnée. Parfois, dans cet instant atomisé, image tremblant au bord du gouffre, soudain m'aveuglent les feux que l'on allumait au village pour fêter le printemps. Les brindilles rompent et se consomment, les flammes se nourrissant de la défaite de nos offrandes - des pommes de pin, des oiseaux morts, de la paille, des branches d'arbre -, de nos offrandes abandonnées à leur lumineuse consommation.

Lorsque ma mère qui ne revint plus jamais me voir me déposa chez les Nassour, l'épouse de mon maître, énorme et haletante, s'éteignait et dans la demeure où je pénétrai pour le restant de ma vie avec mon maigre baluchon flottaient des vapeurs d'alcool et de mort, que Dieu l'éloigne de nous.

Yasmine Khlal, *Le Désespoir est un péché*, Le Seuil, 2001